

## TÉMOIGNAGE N° 11 :

<b>Auteur</b>	LIBERT Morgane
<b>Âge</b>	31 ans
<b>Situation familiale</b>	Pacsée, deux beaux-enfants
<b>Profession</b>	Professeur d'Arts plastiques au collège Théophile de Viau (Le Passage)
<b>Lieu de confinement</b>	Boé (Lot-et-Garonne)

« Nous y sommes. C'est le moment de prendre enfin le temps de s'arrêter et de regarder derrière moi. Pas très loin mais profondément.

Remontons au jeudi soir 12 mars. Je suis devant *France 2* avec mon compagnon. Ses enfants gravitent autour de nous, occupés à trouver la moindre astuce pour retarder l'heure du coucher. Ils n'auront pas besoin de chercher bien loin.

Il est 20 h, je suis assise au bord du canapé, *La Marseillaise* retentit, je repense à ma journée au collège, aux craintes, à la vie ensemble, aux enfants, à mes cours, aux discours de la salle des profs.

Je me concentre, de tout mon corps, scolaire, suspendue à chaque mot énoncé, sans me laisser distraire par le correcteur orthographique du Président de la République, qui laisse à désirer. Ma posture cérémonieuse me propulse en 1998, le soir de la Coupe du monde ; toujours devant la télévision avec mon père, ma mère et ma sœur. Les rituels sont là, avec une casquette bleu/ blanc/rouge coloriée dans la journée et cette même attitude. Enfant en attente.

Les enfants nous ont rejoints. J'écoute chaque mot, j'observe chaque intonation, j'attends le fatidique moment où la question de l'école sera abordée. Il tarde, se pare de tours et de détours, se roule dans les remerciements, s'orne de valeurs solidaires et patriotiques. Je le trouve beau ce discours. Il est écrit et résonne en moi. Les chapitres passent, j'entends mais pense à toutes les incertitudes soulevées pendant la journée. Les larmes me montent aux yeux sans prévenir, à la fois émue d'une telle solennité et d'une inquiétude grandissante : « Il ne fermera jamais les écoles ».

« Dès lundi et jusqu'à nouvel ordre, les crèches, les écoles, les collèges, les lycées et les universités seront fermés [...] ». Ces mots m'extirpent du brouillard et frappent fort...

Je reste stupéfaite et tout se mélange : la gamine de 10 ans en moi frétille secrètement de cette fermeture inédite, la patriote est fière et rassurée d'un positionnement radical de l'État, la professeure panique et passe en revue tout le bordel que cela va générer, la femme rationalise et réalise que nous entrons dans une ère particulière, du jamais vu.

La réaction des enfants me confirme cette étrange annonce : nous sommes obligés de réexpliquer au petit qu'il n'aura pas école et la grande s'entoure de questions logistiques, propres à sa vie de collégienne, sans que nous puissions y répondre.

Cette menace me semblait bien lointaine il y a encore quelques jours et vient marquer cette soirée pour des semaines et même des mois. Je redoute déjà le moment d'entrer en salle des profs à 07h50 demain vendredi 13 mars, marécage d'angoisses, de doutes et de convictions multiples où nous viendrons nous jeter sans rien avoir d'autre à nous mettre sous la dent.

C'est le dernier jour pour mettre en place ce qui doit l'être, il faudra être efficace.

\*

Nous sommes demain. J'ai hâte que la direction passe nous informer, ne serait-ce que pour que nous nous sentions unis. J'ai confiance en nos facultés d'agir, de mettre en place des outils, de nous projeter. Seul le manque de visibilité m'angoisse : difficile d'avancer dans le noir, même ensemble.

Huit heures plus tard, cette journée s'achève. J'ai eu la sensation de partir au combat pour ma discipline. Mon cerveau est en hyperactivité, j'ai tenté de réfléchir à des solutions simples, de donner des échéances courtes pour avancer pas à pas. Je me rends compte à quel point nous sommes dans le flou sans réussir à répondre aux inquiétudes des élèves. Chacun fera comme il pourra. C'est le moment de prendre mes affaires et de rentrer à la maison. Je fais le tour de la classe et j'hésite à récupérer certains rendus d'élèves qui

pourraient mal vivre l'enfermement dans la salle puis je balaie cette idée : « T'es con à penser ça, on reviendra bientôt ! ». Tout est silencieux, ordonné, figé. J'aurais pourtant dû me faire confiance à regarder la manière dont j'ai photographié la salle avant de la fermer à clef.

Il fait très beau, je croise quelques élèves qui se précipitent vers la sortie, manches pendantes pleines de poussière et sac brinquebalant sur le dos. « Bonnes vacances madame ! »

« Qu'ils sont bêtes... » Pourtant, j'aurais fait pareil.

\*

Première semaine de confinement ou un tremblement de terre professionnel. Totale illusion que de penser que les quelques stratégies mises en place le dernier jour de classe suffiraient à instaurer une logique de travail avec mes élèves. Cela n'est que le début et signale le point de départ d'une vaste remise en question.

Cette semaine, tous les barrages pètent, j'ai la sensation d'avoir la tête sous l'eau et de boire la tasse à chaque lueur de respiration. Les messages s'accumulent par centaines chaque jour, les *to do lists* s'allongent, le manque de repères temporels étire la masse de travail dans la journée. Happée par des sollicitations de parents inquiets, d'élèves perdus et de collègues perturbés, j'oublie de manger. Tout cela manque de limites, de cadre et de contrôle.

Une fois les sujets envoyés, les devoirs postés, j'ai la candeur de penser qu'enfin je vais pouvoir me réorganiser, souffler, peut-être même profiter du soleil dehors. Tout cela sera remis au lendemain, puis surlendemain et ainsi de suite avant la deuxième phase de remise en question qui arrivera plus tard.

Pour le moment, il n'en est rien et je me heurte au fameux : « Madame, j'ai pas compris ». Sauf que je suis devant un ordinateur, que j'ignore quels sont les points flous, que tout cela ne génère que de la frustration, de l'agacement et que j'imagine mes élèves et leurs parents baissant les bras devant cette incompréhension. Alors j'essaie d'agir vite, parfois bien, parfois moins, j'ai peur de perdre la connexion intellectuelle entre eux et moi, quelquefois brouillée par une toute autre connexion en pointillés. 19 classes, 500 élèves environ, autant de familles et de situations complexes.

Toute mon énergie est aspirée par ce tourbillon sans fin. Plus je réponds, plus j'ai de retours. Il n'est pas question uniquement de mon énergie, mais aussi de celle de mes proches qui me comprennent et tentent de me soulager ou de me supporter. Heureusement, les enfants sont chez leur mère cette semaine, place donc à cette cacophonie mouvante qui tente en vain d'y voir clair. S'ajoute à cela les rendez-vous télévisés ou radiophoniques avec les nouvelles du jour, rarement bonnes, qui viennent ponctuer cette espèce de frénésie absolument contre-productive.

À ce moment-là, j'ai la tête dans le guidon, sans recul, pourtant avec une bonne connexion et sans difficultés informatiques majeures. Les couchers sont tardifs, les levers larvés mais préma-connectés avec Pronote sur mon téléphone. Premier geste avant même de poser les deux pieds par terre.

Lundi matin, ma stratégie me semble suffisante, logique et pérenne ; quelques heures après, elle s'effondre comme un château de cartes. À repenser pour mieux faire.

Les jours passent et se ressemblent. La difficulté ne vient pas des autres à canaliser mais plutôt de m'imposer des plages horaires décentes. J'éдите donc une sorte de notice avec des heures de permanence, que je ne respecterai jamais.

Je suis pourtant à bonne école : les appels réguliers avec certains collègues aguerris et optimistes régulent ces pics de stress, cette urgence autoproclamée. « Alors qu'au fond les arts plastiques... »

Puis vient la bascule : mercredi 1<sup>er</sup> avril. À repenser pour mieux être.

\*

Il est exactement 18h18 et j'envoie : « Bon, moi je remarque qu'autant la première semaine, j'avais réussi à couper avec le boulot (FAUX !) mais là, j'y arrive plus. Mon cerveau est à fond et je n'arrive plus à me défaire de la case travail. Même si j'essaie de respecter mes deux heures de connexion journalières (FAUX !), c'est limite et cela ne marche pas toujours. Ça a un peu envahi les choses à la maison même si Max ne s'en plaint pas. J'ai pourtant beaucoup de créas à faire et dont j'ai envie mais je suis KO et sur les nerfs ».

Message SOS réceptionné auquel je recevrai : « Force-toi à aller regarder pousser les arbres. Ça peut aider », suivi d'un appel et d'un bon craquage. L'ordinateur en stand-by, c'est la case boulot qui clignote non-stop, j'opérerai donc pour une solution plus radicale : on disjoncte tout... deux jours.

La deuxième phase commence avec un ordinateur éteint, une boîte mail désynchronisée, une application Pronote supprimée, des cahiers rangés.

Et, le silence.

Je dois l'avouer : au départ, c'est difficile, je lorgne sur mon écran, imagine des élèves paniqués, une famille qui tenterait de me rejoindre et puis « la terre ne va pas s'arrêter de tourner sans toi Morgane, ils attendront ou pas ».

Et, le silence.

Je m'installe peu à peu dans cet espace-temps maintenant libre, vierge de tout, à composer.

Ces cinq jours sont un rééquilibrage total de mon quotidien, certes confiné mais savouré.

Couture, peinture, films, jardinage, chaque moment me ressource et mon sommeil s'apaise. Le réveil est même parfois éteint. L'extérieur n'est pas propice aux expéditions alors nous peaufinons notre intérieur, nos intérieurs. La vie à deux, à quatre, est un long fleuve tranquille et nous y prenons goût. Bien sûr les circonstances ne sont pas heureuses mais le caractère inédit de la situation a aussi de doux aspects. Les contraintes extérieures habituelles dues au travail, à l'administration, aux rapports aux autres sont gommées et réduites à des échanges téléphoniques. Ce confinement nous met à l'abri de l'épidémie mais aussi de tous les générateurs d'angoisses habituellement si séduisants. Étrangement, tout est plus simple.

J'ai la sensation d'être à l'essence même de la vie de famille. Je me rends compte à quel point j'ai tendance à me laisser polluer par des choses insignifiantes auxquelles je cède trop de place. Pour une personne qui travaille dans le social, le manque d'interaction me libère de choix à assumer, de regards à soutenir, de prises de partie et de positionnements à tenir.

Mon rapport au temps est donc nouveau dans l'articulation même des journées mais aussi dans mes projections. Tout ce qui doit être visible à l'avance, vacances, sorties, travaux, ne l'est plus. Et qu'importe l'angle de vue, je ne peux le contrôler. Prudemment d'abord, je me laisse aller à écarter mes incertitudes sur l'avenir, dates non honorées, week-ends annulés, je mets tout dans la boîte des « on verra ». Puis cette boîte s'agrandit et j'aime m'y vautrer mécaniquement, sans calcul. Ces moments sont l'occasion rêvée de pouvoir enfin remettre les choses à leur place.

À la sortie de ce week-end, je me reconnecte uniquement le matin et laisse place à d'autres occupations les après-midis, seule, à deux ou en famille. Le rééquilibrage a fait son effet et créer des respirations me permet de prendre davantage de plaisir à trouver de nouvelles thématiques pour ma matière. Ce confinement est une libération.

\*

Pour être plus exacte, c'est une libération psychique.

Seule une donnée, autre que celle de la situation mondiale, fait obstacle à cette nouvelle forme d'épanouissement : ma famille me manque. Je suis bien lotie : tout le monde va bien, j'ai un confort de vie certain, eux aussi et j'ai surtout mon extension de famille, ici à Agen. Nous nous voyons tous les deux mois mais étrangement, à peine un mois après les avoir vus, je peine à trouver cela suffisant et je suis comme en manque d'oxygène. Juste une bouffée d'eux. Je crois que l'interdiction même de déplacement crée une absence plus forte ou une envie pressante d'y déroger. Il en est de même de leur côté ; alors, nous élaborons des scénarii pour nous rejoindre à mi-chemin sans succès. Cela ne serait pas très festif il faut bien l'avouer. 204 km nous séparent seulement mais je ressens pourtant un manque aussi puissant que lors de ma première mutation pour Paris à 663 km.

Ils sont mes racines, mon ADN, mon essence. Nous sommes le 19 mai, cela fait maintenant deux mois et demi que je n'ai pu marcher sur le sol de mes souvenirs et l'écrire me déstabilise déjà.

\*

Lundi 11 mai, 15h06, Matthias, élève de 4e : « Bonjour madame j'espère que vous allez bien et que vous prenez bien soin de vous pendant cette épidémie. » Injection de bonne humeur que cet inattendu message.

Cela fait quasiment deux mois que je n'ai aucun signe de vie de Matthias et pourtant le voici aussi spontané qu'en classe. Je m'étais juré de garder précieusement les mots attentionnés de mes élèves mais les discussions saturent et je suis obligée d'en supprimer. Je m'en veux déjà. Leur fraîcheur me manque et j'ai tant de plaisir à disséquer les quelques lignes qu'ils m'adressent. Je ne l'aurais vraiment pas parié, même les plus pénibles me font sourire et se rappellent à moi. Ces petites pépites ponctuent les fils d'échanges mais les trésors sont ailleurs...

J'ouvre ma boîte mail et c'est Noël au printemps : je vois leurs productions. Qu'il y ait du retard ou non, qu'il y ait eu aide ou non, cela n'a aucune importance. La petite victoire réside dans le fait qu'ils s'y soient penchés et qu'ils aient vécu le moment de production. Je ne demande rien de plus, c'est déjà me laisser une grande place dans leur semaine. Je découvre des élèves dont je n'aurais jamais soupçonné les talents, je vois le plaisir de partager leurs créations, je savoure l'humour dont ils font preuve, je mesure les liens tissés avec leur famille, j'admire leurs qualités et je suis soulagée de voir que les arts les touchent, qu'ils en ont besoin. Cet hiver, je commençais à douter de la place des arts plastiques, non pas dans le développement intellectuel et culturel de l'enfant, mais dans la place qu'il restait, ce qu'ils en saisissaient.

Je reste lucide, la perte est énorme et je pense avec inquiétude et affection à ceux et celles dont la connexion absente ou instable obscurcit tout échange. Malgré tout, la distance physique me permet d'entrouvrir certaines portes que je n'aurais jamais pu franchir dans un contexte classique et j'aperçois toute l'implication sociale et culturelle que le travail à la maison engage.

Paradoxalement, c'est un second souffle que m'offre ce réaménagement et c'est aussi pour ces raisons que je dois voir mes élèves, les recevoir. Je sens que j'ai besoin d'honorer ma part du contrat, leur donner peut-être moi aussi une bouffée d'air, un repère.

\*

Une nouvelle façon de vivre voit le jour. Le déconfinement a eu lieu et je reste à la fois nostalgique de ces moments écartés du monde et sur mes gardes quant aux libertés que nous pouvons de nouveau prendre. De l'intérieur vers l'extérieur, un élan que je garde modéré. Je n'ai pas soif de fête, de bruit, de foule, de mouvement, seuls les moments de partage entre amis, dans l'intimité, sont des instants dont je profite.

C'est sûr, rien ne sera jamais comme avant, le paramètre « virus » nous accompagne dans nos gestes, notre communication, nos relations.

Tout cela n'est certainement que le début, à la façon d'un échauffement. Les jours d'été approchent et ils n'ont pas leur insouciance habituelle.

Je pense à ces chapitres d'Histoire dans mes manuels au collège. Ils me semblaient si indigestes, balèzes, des mots sur papier glacé qui ne prenaient ni sens ni vie dans mon esprit. Je sais maintenant que l'Histoire ne se résume pas à des dates sur des frises chronologiques mais plutôt aux traces des métamorphoses du monde. Je comprends que ce qui nous arrive marque un tournant fort, que la connerie humaine est allée loin encore une fois et qu'elle continuera. Je repense aux dynamiques solidaires qui éclosent ça et là et qui ne dureront pas. Chacun reprendra sa route sans pleine conscience de ses actes. Puisse-t-on tirer quelques leçons de ce chapitre...

J'imagine expliquer à mon enfant ce qu'était la vie avant et j'ose espérer pouvoir lui apprendre du mieux possible à prendre soin de l'air qu'il respire.

Nous sommes si peu, soyons déjà à la hauteur. »